

L'EPS à la lisière de l'école : nouveaux lieux & nouvelles formes de pratiques

Olivier Sirost, sociologue/ethnologue à l'Université Rouen, développe ici son point de vue sur l'évolution du sport moderne et des équipements qui lui sont liés. Cet article alimente la controverse.

Métaphoriquement les lisières comme les zones humides sont les milieux privilégiés et sensibles de la biodiversité. Nous postulons qu'il en va de même du social, des enjeux éducatifs et des pratiques sportives. Inconsciemment une écosophie est à l'œuvre où il s'agit pour l'enseignant-e comme pour l'élève de reprendre racine dans un monde particulièrement mouvant où les points rassurants de fixité disparaissent les uns après les autres. Pour alimenter ce constat il suffit de se replonger dans l'histoire de notre discipline. L'EPS lors de son entrée à l'école n'a pas fait son entrée dans l'école. Les champs, les terrains vagues, les friches, les cours, ou encore les plateaux, les stades, les gymnases et les piscines établis à la périphérie en témoignent. Avec la métropolisation des territoires et les délégations de services publics, cette histoire de relégation de la pratique sportive éloignée du centre éducatif écrit une nouvelle page. Difficile désormais d'enseigner la natation dans un système privatif qui prive les enseignant-es d'EPS des lignes d'eau jugées non rentables, d'utiliser le terrain d'honneur de la ville pour y faire une séance de football, d'utiliser le gymnase réquisitionné à des fins politiques. Dans le même temps, les aménagements récréatifs des grandes villes proposent de nouveaux dispositifs publics comme les berges de fleuves, les espaces paysagés, les friches réhabilitées qui offrent un potentiel à l'EPS.

Fin de la modernité sportive ?

Le sport s'est construit sur le modèle de la compétition. Les grands événements sportifs ont peu à peu dressé le cahier des charges des lieux et des normalisations de la pratique. Aujourd'hui ces fondations s'écroulent au sens propre du terme. Piscines, stades, gymnases, plateaux... ne résistent pas à l'usure du temps.

Le développement du loisir de masse à la fin des années 1960 mettait à jour selon Joffre Dumazedier une pensée sauvage à l'œuvre où le plein air échappait déjà aux cadres du sport moderne. Le constat sociologique s'est confirmé par la montée en puissance d'un hédonisme marchand. Les enquêtes menées dans les années 1990 ont montré que les pratiques sportives des français-es se déroulaient pour les 2/3 hors institution sportive, et que seulement la moitié des sportifs et

sportives licencié-es en club pratiquaient sous forme compétitive.

Aujourd'hui l'hétérogénéité des pratiques et des contextes professionnels en EPS posent des questions brûlantes et multiples. Comment assurer des injonctions dans la transmission des savoirs quand on n'a plus accès aux espaces modernes de la pratique sportive ? A-t-on l'autorisation de braconner les nouveaux espaces publics aménagés par les politiques de régénération urbaine des métropoles ? Comment faire face aux nouveaux espaces marchands sportifs ? Et surtout, comment revoir le fonds des pratiques sportives modernes qui jusqu'alors avaient constitué l'ossature des programmes ?

Retour du *mobilis in mobile* comme ambiance de l'époque

Jusqu'alors le schéma était simple : puiser dans le patrimoine du sport moderne de compétition pour le transposer dans des espaces dédiés à ces pratiques. Il s'agissait d'affecter l'acte éducatif à un point fixe incarné par l'architecture et l'histoire. Ce n'est plus le cas. Le SNEP a publié un livre noir des équipements sportifs à Marseille, et le CREDOC a pointé du doigt dans son rapport de 2014 l'accroissement des inégalités territoriales en matière d'accès aux équipements sportifs en raison de leur dégradation matérielle et sociale. Les

« L'EPS lors de son entrée à l'école n'a pas fait son entrée dans l'école. Les champs, les terrains vagues, les friches, les cours, ou encore les plateaux, les stades, les gymnases et les piscines établis à la périphérie en témoignent. »



organisation sociale, spatiale et temporelle (pour reprendre les travaux classiques de P. Parlebas et G. Vigarello) présentait un ensemble de contraintes dont les pratiquant-es ont voulu se défaire. L'encadrement du « bon sport », ne fait alors plus recette et son projet se délite au regard de la courbe des licenciés compétiteurs. Le recours aux lisières sportives dénote par contre d'un engouement sans précédent d'un sport que l'on ne sait plus nommer :

points spatiaux d'ancrage à la pratique sportive moderne s'effacent. Les nouveaux édifices concernant les Grands Stades et les Arenas souffrent eux d'un autre problème : la désertification des spectateurs.

À ce constat d'autres modalités se développent. Globalement les pratiques les plus déclarées par les français sont des loisirs sportifs de mobilité : marche/ randonnée, vélo, natation/ baignade, jogging/course à pied. Cette itinérance compose également les espaces d'action avec lesquels jouent les aménageurs et les architectes. Désormais les espaces de régénération urbaine qui affectent d'anciennes friches industrielles à une reconquête spatiale par les loisirs se dénomment « rouler », « marcher », « courir », « patiner », « skater », « nager », « sauter »... L'espace comme matière d'action est devenu un levier d'aménagement. Les succès commerciaux de la trottinette, du vélo urbain – tous deux en libre accès dans certaines villes –, le renouveau du skate, du roller – et leurs déambulations organisées en randonnées collectives –, le développement des trames vertes et bleues sont de bons indicateurs de cette *mobilis in mobile* contemporaine, où à l'opposé du loisir sportif moderne le point fixe disparaît. Les plis de l'urbain rendent désormais le rapport à l'espace aventureux et son étendue incertaine.

Les enquêtes des années 1990 nous ont montré que le sport moderne dans son

hédoniste, auto-organisé, libre, informel, aventureux, loisible, de bien-être...

Ces sportifs et sportives de l'ère postindustrielle sont aussi dans leur renouvellement générationnel des sportifs de l'espace numérique. Les enquêtes menées sur les jeunes européens nous laissent à voir une rétrogradation de la pratique sportive de la 2^e à la 8^e place dans l'emploi du temps libéré des jeunes de moins de 25 ans. Entre les sorties et le sport se sont immiscés le surf sur internet, les usages ludiques du téléphone et des tablettes, le PC gaming (e-sport), la console de jeu vidéo de salon, les plateformes de téléchargement, les séries télévisées et le home DVD. Ces usages numériques représentent en cumulé 1h à 2h de consommation d'image sportive par jour pour 90% des français, là où ils et elles ne sont que 15% à déclarer pratiquer une activité sportive 2h par semaine avec compétition. Le surf, le réseau, l'aventure virtuelle sur la toile confortent bien cette ambiance d'un espace ouvert et non borné géographiquement qui travaille en profondeur le sport.

La recosmologisation du monde et des espaces de pratique

Par-delà ces renouvellements et ces effondrements, il convient dès lors de souligner ce qui est en train de naître. Au plan anthropologique, l'homo sportivus redevient simultanément jeu et jouet d'un *chaosmos* (espace de pratique

désorganisé). Cette posture analysée par Kostas Axelos fait du sportif une totalité fragmentée et fragmentaire du monde comme le furent les romantiques en leur temps. Nous pouvons lire ce processus à trois niveaux.

Tout d'abord le succès massif des fêtes de la nature, de la pêche récréative, des dérivés de la chasse (laser game, paintball, courses d'orientation...), des pratiques d'observation de la nature dit bien cette recherche obsédante du lien cosmique chez nos contemporains. Ce paradigme indiciaire dévoilé par Carlo Ginzburg et repris par l'anthropologie de Tim Ingold, est aujourd'hui clairement à l'œuvre dans le renouvellement de ces pratiques et manifestations.

Ensuite, il convient de signaler une transfiguration de la compétition sportive. Si l'adhésion à la licence club a décliné, la jeunesse n'en a pas pour autant abandonné l'idée de se situer et de savoir ce qu'elle vaut. La compétition s'est alors déplacée à l'esthétique émotionnelle de la prise de risque ou à celle imagée de son avatar. La multiplication des exergames permettant de s'affronter soi-même, des extensions corporelles numériques (GPS, cardio...), des vidéos d'entraînement sur les réseaux sociaux ou applications de coaching sur mobile témoigne du phénomène. La matière que charrie le sportif est désormais faite d'ondes numériques, d'alliages voués à la domotique et aux écrans.

Enfin, nous observons un retour aux racines sociales par les lieux. Les espaces mythiques du sport ont été virtuellement reconstruits et réinvestis par les médias et composent un panthéon imaginaire on ne peut plus d'actualité. D'un autre côté, les petites friches post-industrielles, les nouveaux aménagements urbains, les périphéries et ronds-points constituent autant de lisières qui composent la socio-diversité des pratiques sportives. Autant de potentiels et de ressources qu'il convient désormais d'investir. ♦ OS

Bibliographie :

- Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989.
- Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes* (titre original : *Lines: A Brief History*). 2011.
- Joffre Dumazedier, *Sociologie empirique du loisir*, Seuil, Paris, 1974.
- Kostas Axelos, *Le jeu du monde*, Paris, Minit, 1969.
- Michel Maffesoli, *Ecosophie*, Paris, Cerf, 2017.